

Avec pas de classe

Suzanne Beth

Numéro 315, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84924ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beth, S. (2017). Compte rendu de [Avec pas de classe]. *Liberté*, (315), 63–63.

Avec pas de classe

Un film qui refuse de voir.

SUZANNE BETH

La soirée d'ouverture du Festival du nouveau cinéma de cette année était une épreuve, la vision douloureuse du Québec culturel se mettant en scène pour on ne sait qui, se montrant « en train d'être vu », comme le caractérise si bien Dalie Giroux dans une recension récente de 887, la pièce de Robert Lepage, « honteux, imitateur, envieux » autant qu'il est « empêtré dans ce qu'il n'est pas et ce qu'il pourrait être ». Une soirée à la fois endimanchée et mal fagotée, bardée de médailles officielles et furieusement vulgaire, au théâtre Maisonneuve, avec une élocution à la TVA, « paria et parvenu, colonisateur et colonisé, cousin français et sujet britannique, accent en anglais et accent en français », pour continuer à citer Giroux. Un festival qui se présente comme l'ultime bastion de la cinéphilie montréalaise et qui n'a que des nombres à la bouche, tant de ceci, tant de cela et encore plus de ceci-cela. Pauvre Montréal qui semble ne pouvoir être aimée que comme brochure touristique. Pauvre cinéma, échoué à Oscars-des-Ormeaux.

Cette sinistre soirée verroterie et vieilles névroses s'est poursuivie en toute logique avec le film qui l'accompagnait, *Un ours et deux amants* de Kim Nguyen. Un ours blanc et polaire : un ours du Nord. Deux amants blancs et frigorifiés : deux amants du Sud. En un sens il n'y a pas grand-chose à ajouter pour saisir ce dont il est question, une opération coloniale conduite à grand renfort de motoneiges. Le film est même un cas d'épèce, au point qu'on le dirait offert à l'étude. Cinéma et colonisation des imaginaires, première année.

Un ours et deux amants raconte – je dis bien « raconte », c'est un film outrancièrement narratif, un roman-photo dirait Kiarostami – la trajectoire malheureuse de Lucy et Roman, un couple de jeunes gens blancs et anglophones, installés au Nunavut. L'engrenage dramatique s'enclenche lorsque

Lucy apprend qu'elle a été reçue dans une université du Sud; Roman se saoule à mort pour accuser le choc, incarnant consciencieusement l'homme blessé et taïseux, mais, pauvre Roman, ses émotions extériorisées sans grâce le conduisent en centre de désintoxication. Lucy dépense ses économies pour lui rendre visite, preuve d'amour qui convainc Roman de la suivre. Faute d'argent pour prendre l'avion, ils quittent Iqaluit en motoneige vers le sud, pour un *skidoo-movie* fatal.

En fait de « Nord », il s'agit d'un décor pour le déroulement de l'histoire, fond blanc, glacial et désert. Il n'est qu'un cadre dont certaines caractéristiques, *physiques*, sont intensifiées pour les besoins du drame (et de la promotion médiatique du film). De cet attachement fétichiste au froid du Grand Nord, il ressort un sensationnalisme climatique d'autant plus pervers qu'il vient d'une équipe québécoise, censée connaître une rigueur hivernale à tous égards *voisine*, et qui se présente comme si elle avait *découvert* la possibilité d'y tourner des films (alors même que *Maliglutit*, le troisième long métrage du cinéaste inuit Zacharias Kunuk, était projeté en clôture du même festival).

Il n'est pas question de s'attacher à la singularité qui fait de cet espace un territoire, et de ses reliefs des paysages, parcourus, navigués, habités depuis fort longtemps, bien avant que l'homme blanc ne vienne y échouer sa misère. Espace radicalement hostile à la vie humaine, il est foncièrement dépeuplé et les rares apparitions de personnages inuit proposent d'habituels et fugitifs faire-valoir de l'épopée blanche. Il y a d'abord une aînée découplant de la viande

de son *ulu*, occasion pour Lucy de sortir quelques mots d'inuktitut, les seuls du film, occurrence essentiellement décorative. Puis vient le policier qui protège Roman de sa propre violence, maternant l'infirmité émotionnelle du jeune homme – et délaissant pour ça la télévision sur laquelle il visionnait la soirée de remise des Oscars, offrant ainsi un coup d'œil sur ce qui est sans doute le véritable horizon du film.

Le film convertit le territoire inuit en terre d'accueil des traumatismes familiaux des deux personnages, repli sur la psychologie balayant sans gêne l'histoire du lieu et la violence politique qui l'assujettit depuis si longtemps. Cette privatisation de la souffrance est d'autant plus indécente qu'elle est littérale – elle n'est rien d'autre que la violence des pères – et directement ourlée au couple, figure essentielle de l'agencement politico-affectif de la diaspora libérale établie dans les colonies de peuplement issues de l'impérialisme européen. Cet imaginaire politique est en effet structuré par un ensemble de discours opposant, pour reprendre les termes d'Elizabeth A. Povinelli, un individu « autologique », souverain parce que dépouillé de ses attributs hérités, à une logique « généalogique » pour laquelle la personne est indissociable de la vie collective et des liens de tous ordres qui composent un rapport à soi inextricable des autres, qu'ils soient humains ou non.

L'amour conjugal, que Povinelli appelle l'« événement intime », y désigne la reconnaissance mutuelle de la valeur intrinsèque de deux individus, affranchis de toute considération pour leur inscription généalogique.

Cette intensification maximale de la liberté individuelle, dont le pendant est la destruction des logiques généalogique et de l'inscription dans un monde, confère un tour particulièrement douteux à la figure de l'ours du titre. Être d'apparence semi-mythologique, qui parle à Roman et que celui-ci comprend, il propose une version dérisoire du lien essentiel de la vie traditionnelle au monde animal, prétexte à des épisodes comiques d'une tristesse insondable quand on pense à la destruction dont ils sont la résurgence.

Ce soir d'octobre au théâtre Maisonneuve, il a été dit que filmer le Nord, c'était filmer sa lumière – et ainsi, il semble bien, plonger à corps perdu dans la noirceur. **L**

KIM NGUYEN

Un ours et deux amants

Canada, 2016, 95 min.



Simon sut alors que sa carrière d'écrivain de messages de biscuits chinois était terminée.